

Andrée Ferretti, Naïm Kattan, Jean Charlebois

Michel Lord

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2007). Compte rendu de [Andrée Ferretti, Naïm Kattan, Jean Charlebois]. *Lettres québécoises*, (126), 34–35.



Andrée Ferretti, *Mon chien, le soleil et moi*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 154 p., 22,95 \$.

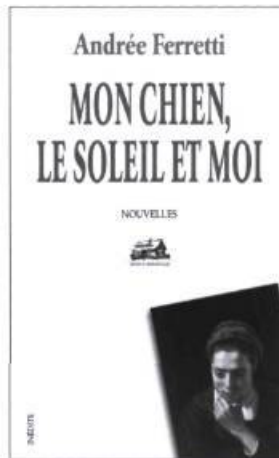


Un esprit de révolte contre la médiocrité

Dans *Pour qu'arrive le grand soir* (Trois-Pistoles, 2005), Andrée Ferretti avoue qu'elle écrit pour « donner le goût de la subversion [...], pour insérer de la pensée et de l'émotion dans des quotidiennetés trop souvent abrutissantes [et] pour qu'arrive le Grand soir » (p. 23).

Femme politique s'il en est, partie prenante de tous les combats pour l'indépendance du Québec depuis les années soixante, Ferretti a commencé à publier de la fiction en 1987 avec un bref récit, *Renaissance en Paganie*, et un premier recueil de « récits » en 1990, *La vie partisane*, tous deux à l'Hexagone. Toujours elle fait écho à ses préoccupations constantes pour la liberté des êtres et des peuples, et contre toutes les formes de soumission. Ses récits s'articulent ainsi autour de préoccupations personnelles (amours, apprentissage, écriture) ou politiques (libération).

Son dernier recueil, *Mon chien, le soleil et moi*, où cette fois l'appellation « nouvelles » apparaît sur les pages couverture et de titre, est dédié « à la philosophie et à ses professeurs », marqué donc par l'insertion de la pensée, de la philosophie même, dans la narration. Cette thématique est exploitée avec



ANDRÉE FERRETTI

un bonheur inégal surtout dans deux nouvelles. La dernière du recueil, « Le suspense de l'écriture romanesque », est un hommage à Spinoza, sur la tombe de qui une romancière au nom un peu forcé, Philomène-Sophie Lajoie, va se recueillir. La finale est intrigante, car l'écrivaine fait une découverte qu'elle qualifie d'« inouïe » sur la véritable identité de Spinoza, et qui va servir à la construction de son prochain roman. À suivre donc ?

« L'homme qui voulait penser » offre une tout autre image de la volonté de penser, car l'homme en question, après trente ans d'efforts, semble ne pas encore avoir eu le temps de penser. Ce n'est qu'une fois victime d'un infarctus qu'il commence à penser... à sa mort. La capacité de penser n'est pas donnée à tous.

Dans les huit autres nouvelles, des situations tout aussi diverses que dans ces deux textes sont présentées. La première, « Le plus-que-parfait du subjonctif », illustre l'importance de la beauté de la langue dans le désir d'apprentissage. La nouvelle éponyme est la plus belle de toutes. Avec son chien et à l'ombre du soleil de juin, une actrice célèbre, établie à Bordeaux, jette pour la première fois de sa vie sur le papier ses pensées, ses réflexions sur le monde, ses mensonges et injustices, ses beautés aussi, toutes reliées à l'écriture, à la parole, à l'art, ou à son contraire, le discours des dominants qui s'en servent pour leur seul profit. L'amour et le combat politique font bon ménage dans « Pour d'heureuses retrouvailles », où une jeune militante indépendantiste québécoise est amoureuse d'un jeune combattant pour l'indépendance des Kurdes en Turquie. Dans « À même l'oubli », l'émotion est encore à fleur de peau avec le rappel émouvant des souffrances des Juifs persécutés par les nazis.

Tout compte fait, Andrée Ferretti gagne son pari, car elle réussit à évoquer, avec une émotion portée par une écriture sobre et un esprit de révolte contre la médiocrité, les chemins difficiles qui mènent à la pensée, et parfois au savoir libérateur.



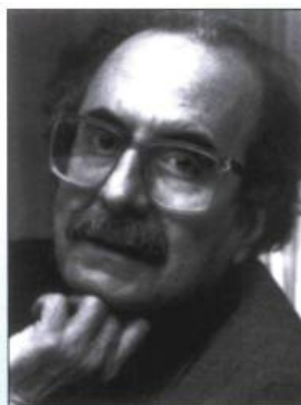
Naïm Kattan, *Châteaux en Espagne*, Montréal,
Hurtubise HMH, 2006, 394 p., 34,95 \$.

en Espagne, c'est la longueur des deux derniers récits. « David et Béatrice » et « L'orphelin » font en effet dans les 150 pages chacun. Je n'ai rien contre la *novella* mais, dans ces cas-ci, le discours aurait gagné à être resserré.

De longs détours...

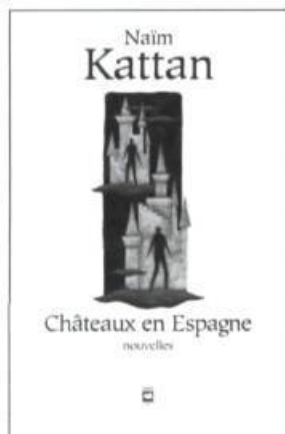
Depuis 1974, Kattan fait alterner sa production narrative entre la nouvelle et le roman.

À ce jour, il a fait paraître pas moins de neuf ouvrages dans chacun de ces genres. Avec sa quinzaine d'essais depuis 1971, on peut dire que l'homme est prolifique. Ce qui étonne un peu dans son dernier recueil de nouvelles, *Châteaux*



NAÏM KATTAN

La première raconte en détail les péripéties de la vie amoureuse d'un homme, David, et d'une femme, Béatrice, une Allemande d'origine hongroise qui refuse de se considérer comme allemande ; lui est un avocat montréalais qui se sent plus ou moins à l'aise à Montréal et dans son bureau d'avocat, où il vit une succession de frustrations. Les problèmes d'identité et de migration intéressent Kattan. Sur un coup de tête, ils s'installent à New York, mais sans avoir pris la peine de négocier une entente intéressante. Là, les hauts et surtout les bas de leur relation amoureuse passionnée et exacerbée se poursuivent pendant que les affaires marchent à moitié. La nouvelle ne se termine pas vraiment, la finale les présentant comme des êtres qui poursuivent cahin-caha leur relation dans une sorte de dérive insignifiante. C'est un peu long pour arriver nulle part, mais ça peut ressembler à la vie.



« L'orphelin » a entre autres la forme du monologue intérieur, un fils, Rod, s'adressant à son père, Claude, très malade, alité et plus ou moins conscient. Le fils est en fait adoptif, la révélation de cette adoption alors qu'il est adolescent constituant le nœud même de ce récit dramatique. Les sections du fils, au *je*, sont entrecoupées de segments à la troisième personne, décrivant la vie amoureuse et professionnelle de Rod, sa relation avec sa mère adoptive qui a pris la clé des champs à la première occasion, sa relation tardive aussi avec sa mère biologique avec qui bien peu se passe. Le récit est trempé dans des procédés un peu répétitifs, comme ces ébats amoureux à répétition et le scénario du

couple en affaires qui vend à des Américains.

Les deux autres nouvelles se font plus denses, le texte éponyme montrant les errances d'un Noir étasunien installé à Montréal et qui nie ses origines, s'enfonçant dans un mensonge identitaire, car il se prétend Espagnol. La nouvelle raconte ses démêlés avec son fils surtout, qui refuse ce mensonge tout en s'y enfonçant bizarrement. Quant à « L'aveu », dont la thématique est l'exact envers du refus du réel du Noir honteux, on y trouve encore un homme alité après une crise cardiaque qui se confesse à la femme qu'il aime, Ariane, lui racontant en long et en large sa vie violente avec sa première femme et une amante, sa relation absurde avec ses enfants, etc. Tout cela pour dire à une autre femme, par de longs détours presque inavouables, qu'il l'aime.

Le recueil précédent publié en 2005, *Je regarde les femmes*, avec ses dizaines de nouvelles plus ramassées et à la thématique plus variée, me semblait susciter davantage d'intérêt.



Jean Charlebois, *Petites nouvelles...* (avec dix illustrations de Madeleine Lemire), Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2006, 240 p., 27,95 \$.

Le ludisme poétique et verbal

Il y a du Marcel Aymé, celui du merveilleux de *Passe-muraille*, et du Pierre Chatillon, celui des femmes-fleurs-nature de *La fille arc-en-ciel*, dans *Petites nouvelles*, le premier recueil de nouvelles du poète Jean Charlebois.

Beaucoup d'invention donc, et un peu de magie et d'amour, bien que l'ouvrage soit avant tout traversé par la figure de la mort. Le livre de très belle facture, beau papier, belle reliure, magnifiques illustrations de Madeleine Lemire, semble être un cadeau des « Heures bleues [qui] soulignent, à leur manière, les trente-cinq ans d'écriture de l'auteur » (selon le communiqué).



JEAN CHARLEBOIS

Depuis *Popèmes* [sic] *absolument circonstances incontrôlables* (1972), Charlebois a publié une dizaine de recueils de poésie. Comme on pouvait s'y attendre, le présent ouvrage porte les marques du genre poétique, dans le détail de l'écriture même. Parfois, dans le texte d'ouverture par exemple, « Incident pour peu si doux pourtant », le discours amoureux est parfois à la limite de la surcharge poétique :

[...] *elle égratignait ses chairs en lui proférant des mots d'amour sans bon sens, sans queue ni*

tête, et qu'elle laissait ce dernier, des derniers, emplir son ventre de tous ses sens uniques, en lui chuchotant qu'il était gros en elle, pleine, et qu'elle allait bientôt avoir à jouir à se mettre terriblement à découvert, pure parfaitement pure, pour amener son mari de plein corps à lui donner son cœur. (p. 13)

Cette nouvelle, bien que marquée par la thématique de l'amour, donne le ton à plusieurs autres textes où les personnages s'effondrent littéralement dans la mort, la personne adorée officiant ultimement à la mort d'un être cher qui désire ardemment mourir. Éros et Thanatos se côtoient constamment dans ces *Petites nouvelles* qui illustrent certains aspects paradoxaux et désespérants de la vie à l'approche de la soixantaine ou au cœur de la maladie.

Dans cette même veine, Margot, dans « Moi mourir », libère des gens de la maladie en les aidant le plus doucement possible à trépasser. Dans un tout autre contexte, « Émile » prend la forme d'une conversation téléphonique entre deux frères dont l'un, Émile, le plus jeune, 52 ans, n'a jamais rien fait, ne fait rien et ne veut rien faire d'autre que disparaître, se suicider. Exaspéré, le grand frère l'encourage avec vigueur à passer aux actes.

D'autres nouvelles avoisinent le délire comportemental et verbal. « Fax » apparaît comme un portrait charge bouffon d'un critique littéraire, nommé « le ti-kliiss-de-ti-kliitk Raymond Raymond [travaillant à] l'épais 'ournal dans le plus mince » (p. 76). Cette nouvelle « merveilleuse » et absolument délirante met en scène un télécopieur qui s'anime et gère pratiquement les communications dans le bureau du narrateur.

« Ille » est un texte sans réelle intrigue, mais porté par une écriture poétique sur la beauté d'un couple indéfectiblement soudé, si j'ai bien compris. Cela donne de curieuses phrases, dont celle qui clôt la nouvelle, à la limite de la logique, la cartésienne du moins : « ILLE ne se quitteraient plus jamais s'ILLE se quittaient. » (p. 117)

La nouvelle de clôture, « Quelles nouvelles? », est un magma verbal avec dérapages constants de la pensée d'un narrateur troublé qui songe à la mort, car il a 60 ans. Il parle des garçons qui ne devraient pas être dans les mêmes classes que les filles, car elles sont trop belles, trop tentantes, distraient trop. Avec des enfants, il passe au travers d'un mur grâce à la formule magique « *Je rêve que je rêve, que je rêve que je rêve* » (p. 222), se faisant ainsi passe-muraille comme chez Marcel Aymé.

Tout au long du recueil, avec des hauts et des bas, l'écriture se révèle pleine d'invention et donne parfois dans la facilité, et l'on sent que, pour contrer les aspects les plus morbides de son imaginaire, Charlebois a fait le choix du ludisme verbal.